# LA JEUNESSE D'ALEXANDRE ET L'ENSEIGNEMENT D'ARISTOTE

PAR

APOSTOLOS DASCALAKIS
(Athènes)

Durant la Ire moitié du IVe siècle av. J.-C., lorsque régnait Philippe et que naquit Alexandre, l'antique légende de l'Argéade-Téménide, fondateur de la dynastie et de l'État de Macédoine, avait été consacrée, même auprès des Grecs du Sud, comme un fait historique, politique et religieux. Isocrate invitait Philippe à unir les Grecs et à se mettre à la tête du combat panhellène, en tant que descendant d'Hercule, dont il mettait en avant les exploits accomplis [1]. Philippe, en participant à la guerre sacrée contre les Phocidiens, s'était prévalu de sa qualité de Grec Héraclide, et c'est cette même qualité qu'il mettait en avant lorsque, arbitre par l'épée des affaires de Grèce, il participait aux Amphictyonies et se posait en protecteur de Delphes. Au congrès panhellène de Corinthe il ne fait que réaliser le rêve des panhellénistes de son temps, lorsqu'il se fait proclamer général en chef avec pleins pouvoirs pour la guerre des Grecs contre les Perses, en tant qu'authentique Héraclide. Philippe prit pour épouse la fille de Néoptolème, roi des Molosses d'Epire, et sœur de son successeur Alexandre, Olympias [2].

Alexandre, Téménide d'Argos par son père et Éacide par sa mère, passait pour avoir pour ancêtres les deux héros plus vénérés de l'hellénisme, Héraklès et Achille. Tous deux, selon les légendes grecques, étaient fils de Zeus, et, par conséquent, Alexandre lui-même descendait, par son père et par sa mère, du plus grand des Olympiens, Zeus. Cette idée, cultivée opportunément dans l'esprit d'Alexandre dès son plus jeune âge, a constitué le facteur le plus décisif de la formation de son caractère et de sa pensée.

Sa naissance et sa jeunesse se situent à une époque où l'exaltation de l'origine héraclide de la famille royale de Macédoine était une des bases de la politique macédonienne, et où les panhellénistes saluaient en la personne de Philippe le digne descendant du héros légendaire. Du côté de sa mère, également, celui qu'on procla-

[1] On trouve ces idées d'Isocrate surtout dans son discours *Philippos*, 16, 32, 76, 115 et 119.

[2] Sur la première rencontre de Philippe avec Olympias aux mystères de Samothrace et leur idylle, voir Plutarque, *Alex.*, II, 1—6.

St. Cl. VII, 1965, p. 169—180, Bucureşti

https://biblioteca-digitala.ro

mait son ancêtre, Achille, c'était le héros immortalisé par la poésie homérique, celui qui est à travers les siècles le symbole de la valeur, de la beauté physique et de la grandeur d'âme, du demi-dieu national par excellence. Si Philippe désirait voir son fils unir, grâce à une éducation appropriée, tous les idéaux symbolisés par Héraklès, Olympias, elle aussi, se consacra, de toute son ardente nature, à élever Alexandre comme un nouvel Achille, digne du légendaire héros d'Homère. Ainsi, dès son âge le plus tendre, Alexandre a été nourri des légendes de sa gloire ancestrale, et tout enfant on lui a enseigné, systématiquement et méthodiquement, tous les détails des légendes et des traditions concernant les faits et gestes de ses deux ancêtres, héros nationaux des Grecs, Héraklès et Achille. Aucun doute que cet enseignement méthodique a ouvert à son esprit des horizons exceptionnels, a créé dans son âme des idéaux exceptionnels et a exercé sur son comportement une influence déterminante dans toutes les manifestations grandioses de son existence.

Alexandre est né le sixième jour d'Hékatombaion (le mois macédonien de Lôos), c'est-à-dire vers la fin de juillet 356 av. J.-C. Des légendes postérieures assurent que sa naissance coïncide avec un événement considérable de l'histoire grecque antique, l'incendie du temple d'Artémis à Ephèse [1].

Olympias confia tout le soin de l'éducation d'Alexandre, dès ses premières années, à son parent Léonidas. Les sources ne nous renseignent pas sur le genre et le degré de parenté de ce Léonidas avec Olympias. Ce devait être un parent maternel, car nous ne pouvons supposer qu'un membre de la famille royale d'Epire ait servi de pédagogue à l'héritier du trône macédonien. Quoi qu'il en soit, les sources nous assurent qu'il s'agissait d'un homme de mœurs austères, d'une grande culture grecque et qui se faisait une haute idée de la mission du pédagogue et ne dédaignait pas cette qualité.

Mais le principal pédagogue et précepteur du jeune Alexandre fut Lysimaque l'Acarnanien. C'était, semble-t-il, un précepteur de profession, imbu de culture grecque. Il fut le premier à enseigner à Alexandre la mythologie, la poésie et la littérature. Il s'était avant tout efforcé de former un caractère ambitieux. Lysi maque, déjà, appelait Alexandre du nom d'Achille, afin, manifestement, de lui mieux inculquer les traditions familiales, il appelait Philippe Pélée, et lui-même se donnait le nom du pédagogue d'Achille, Phœnix [2]. Alexandre n'oublia jamais les maîtres qui, les premiers, l'avaient initié à la civilisation grecque. Reconnaissant de tout ce qu'il leur devait, il leur envoyait d'Asie des lettres et des présents.

La Macédoine semblait déjà dominer l'horizon politique de la Grèce et marcher à grands pas vers son hégémonie. Le futur roi des Macédoniens devait être capable de faire face aux graves problèmes du gouvernement de l'Hellade. En outre, il devait être digne, non seulement en raison de son origine, mais aussi par ses qualités, de diriger un peuple, qui, grâce à ses succès, surtout intellectuels, s'était acquis un prestige unique et une supériorité incomparable par rapport à tous les autres peuples.

C'est ainsi que Philippe, alors qu'Alexandre n'avait que treize ans, prit la décision d'appeler en Macédoine, comme précepteur de son fils, le plus grand savant de l'époque, Aristote. Lorsqu'il fut invité en Macédoine, Aristote n'était

[1] Plut., *Alex.*, III, 1—3. Sur les légendes concernant la naissance d'Alexandre, voir O. Fies, *Die Geburt Alex. d. Gr.*, dans Archiv. f. Gesellsch. d. Medizin, t. XI, p. 260 ss. Aussi H. Berve, *Griech-Gesch.*, t. II, p. 283; Radet, *Alex. d. Gr.*, p. 9 ss.; U. Wilken, *Alex. d. Gr.* p. 61 ss.

[2] Plut., *Alex.*, V, 4.

https://biblioteca-digitala.ro

sans doute pas encore celui que Plutarque appelle « le plus célèbre et le plus docte des philosophes »[1]. Il était cependant connu à Athènes comme l'un des disciples préférés de Platon, à l'école duquel il était entré à l'âge de dix-huit ans et où il avait étudié durant de longues années. Il s'était acquis de la réputation comme l'un des plus brillants continuateurs de la philosophie platonicienne en Asie Mineure, surtout à Assos de Troade, où, en compagnie d'autres platoniciens, il s'était installé pour enseigner. Il s'était attiré la faveur du tyran d'Atarnée, Hermias, dont il avait épousé la nièce, devenue sa fille adoptive.

Aristote était originaire de la ville de Stagire en Chalcidique, il était naturel par conséquent qu'il ne fût pas tout à fait inconnu en Macédoine. D'autre part, son père Nicomaque avait été médecin attitré de la cour d'Amyntas, le père de Philippe, et il n'est pas impossible qu'Aristote lui-même ait passé à la cour macédonienne quelques années de sa jeunesse. Enfin Hermias entretenait d'étroites relations politiques avec Philippe à qui il avait, peut-être, recommandé son protégé Aristote. Aristote devait concevoir une certaine gêne, dictée par des raisons d'amour-propre national, avant d'accepter l'invitation de Philippe en Macédoine pour diriger l'éducation de son fils. En effet, Philippe, après une guerre acharnée, avait pris Stagire, détruit la ville et réduit en esclavage ou expulsé sa population. Mais Philippe s'efforça de lever cet obstacle moral en reconstruisant Stagire et en libérant ou rassemblant de toutes parts son ancienne population pour la repeupler[2].

Quoi qu'il en fût, Philippe avait eu l'heureuse inspiration d'appeler pour l'instruction de son fils, contre une riche rémunération, Aristote, qui se trouvait alors à Mytilène, où il était en train de fonder une école de philosophie. En cette année 346, Aristote avait environ quarante ans, et Alexandre treize. Philippe, qui se distinguait par l'acuité de son jugement et par la prudence qui présidait à ses actions, comprit que le tumulte de la cour de Pella n'était pas un milieu recommandé pour que son fils se consacrât dans le calme et la persévérance à des études supérieures.

C'est pourquoi il choisit la localité de Miéza pour y installer le jeune prince et son précepteur. Il y avait là un sanctuaire des Nymphes, et l'on fit des aménagements spéciaux pour y rendre le séjour agréable et les études profitables. Ces dernières, avec Aristote, prenaient toujours l'aspect de promenades dialectiques. De plus, outre les habituels pédagogues, on envoya, pour tenir compagnie au prince tandis qu'il s'éduquerait, quelques autres jeunes gens de familles nobles, nourris eux aussi de culture grecque, et qui plus tard devinrent les amis inséparables d'Alexandre, tels Héphaistion, Léonnatos, Marsyas et Nicanor[3].

Dans cette ambiance calme et idyllique de Miéza, le jeune Alexandre, loin de tout tumulte, s'adonna durant trois ans aux études, auprès du grand philosophe. Plutarque, qui avait sous les yeux des sources de l'époque, désormais perdues, écrit qu'Alexandre ne reçut pas d'Aristote seulement des leçons de politique et de morale, mais qu'il « s'appliqua aux sciences les plus profondes qui, par la méthode dite acroamatique et époptique, étaient destinées à une élite »[4].

Comme nous n'avons pas aujourd'hui de renseignements de l'époque, et que ceux que l'on trouve chez Plutarque presque exclusivement sont tardifs et mêlés

[1] Plut., *Alex.*, VII, 1.
[2] Plut., *Alex.*, VII, 2.
[3] Arrien, *Anab.*, III, 6.
[4] Plut., *Alex.*, VII, 3.

https://biblioteca-digitala.ro

à des anecdotes imaginaires, formées au cours des siècles, nous ne pouvons nous prononcer avec assurance et précision sur le genre d'enseignement que donna Aristote à Miéza. Néanmoins, vu que l'on ne peut mettre en doute sérieusement l'influence souvent manifeste de l'enseignement d'Aristote sur la formation de l'âme et de l'esprit d'Alexandre, et même sur les actes de sa stupéfiante existence, on peut soumettre au contrôle de la critique ces informations postérieures et en tirer des conclusions plus ou moins sûres quant au genre d'enseignement qu'avait choisi pour l'héritier du trône macédonien le philosophe de Stagire.

Il ne fait aucun doute que ce soit de l'enseignement d'Aristote que provient cette passion qui caractérise toute la vie d'Alexandre pour la culture grecque, passion manifestée presque sans relâche en Asie Mineure et dans les moments les plus critiques de sa gigantesque entreprise. Il n'a jamais cessé de montrer de l'intérêt pour la littérature et pour l'art, d'écouter avec attention des exposés de problèmes philosophiques et scientifiques jusqu'à prendre part lui-même, souvent, aux discussions. Durant toute sa grandiose expédition jusqu'aux Indes, tandis qu'il livre des combats de vie ou de mort pour faire surgir par son glaive de nouvelles formes de la civilisation, il ne cesse de s'entourer de philosophes, d'artistes, de poètes et de savants, qui permettent à son esprit de se maintenir dans de hautes sphères intellectuelles. Nous croyons que ceci n'eût pas été concevable s'il n'avait reçu un enseignement solide et si son esprit n'avait été plongé dans les idéaux de la culture grecque par les leçons d'Aristote.

Nous devons être certains que le Stagirite lui enseigna en particulier la poésie homérique. Alexandre y avait déjà été préparé par ses précédents maîtres qui, selon les directives données par Philippe et Olympias, devaient cultiver l'esprit et séduire l'imagination de l'enfant par la mythologie grecque et en particulier par les exploits de ceux qu'on donnait pour ses ancêtres, Hercule et Achille. En outre, les mondes épiques de l'Iliade et de l'Odyssée fascinaient naturellement et irrésistiblement le jeune prince, en raison de son éducation politique et de l'influence du milieu. La Macédoine était le pays où s'était conservé l'antique régime monarchique tel à peu près qu'on le trouve chez Homère. Du fait de l'isolement séculaire des macédoniens au-delà de l'Olympe et du Pinde, les mœurs militaires et sociales avaient conservé de nombreux éléments qui rappelaient l'épopée. Les rois et les nobles macédoniens faisaient sans cesse appel à la poésie homérique qui constituait le prélude à leur initiation à la civilisation hellénique, et leur imagination se plaisait aux récits des exploits des premiers rois et princes, que contiennent les poèmes homériques qu'ils récitaient par cœur. De nombreux Macédoniens et Macédoniennes du temps passé, surtout dans la maison royale et à la cour, avaient porté des noms homériques. Ainsi en est-il pour le nom d'Alexandre, qui n'appartient pas aux noms locaux et traditionnels de Macédoine, et que l'on trouve pour la première fois au VI^e^ siècle av. J.-C., porté par Alexandre I^er^, et très probablement tiré de l'Iliade [1]. Enfin on ne doit pas oublier qu'Alexandre, dès son jeune âge, adorait et

[1] Dans l'Iliade, Pâris est souvent appelé Alexandre. Dans la Grèce propre, le nom Ἀλέξανδρος est presque inconnu comme nom propre (Eusèbe cite un Alexandre comme roi de Corinthe vers la fin du IX^e^ siècle, mais il s'agit d'un personnage mythologique). Dans certains cas assez rares, le mot ἀλέξανδρος est employé comme dénominatif (ὁ ἀλέκων, ὁ διώκων ou même ὁ ἀμύνων, ὁ ὑπερασπίζων τὸν ἄνδρα = celui qui chasse, éloigne, ou même celui qui défend, qui protège l'homme). On appelait quelquefois la déesse Héra ἀλέξανδρος (Paus., II, II, 1 — schol. Pind., X, 30). Aussi pour Jupiter dans une élégie de Delphes (Diod., XI, 14, 2—5).

https://biblioteca-digitala.ro

admirait son prétendu ancêtre maternel Achille, auquel il brûlait toujours de ressembler par l'aspect et par ses actions. Il lisait inlassablement l'Iliade et déclamait les exploits légendaires, les actions magnanimes et les discours généreux d'Achille.

Mais l'enseignement de la poésie homérique, venant d'Aristote, devait, dans l'explication et l'interprétation, donner lieu à des réflexions historiques, philosophiques et littéraires très profondes. Les images de la vie, les actions légendaires et les réflexions des héros, pleines d'un contenu moral, outre qu'elles fascinaient l'imagination de l'élève, devaient aussi, à travers l'analyse philosophique et les interprétations détaillées d'Aristote, servir de très riche nourriture intellectuelle. Les mondes épiques à travers l'enseignement d'Aristote dominèrent la pensée d'Alexandre, comme la vivante expression des manifestations les plus grandioses et les plus dignes d'imitation de l'existence humaine. Grâce à cet enseignement d'Aristote, Alexandre aima passionnément la poésie homérique, et cette passion ne le quitta de toute sa vie et fut même souvent l'inspiratrice de ses actions et de ses pensées. Alexandre portait toujours avec lui les poèmes homériques qu'il lisait à ses moments de loisir, en récitant des vers caractéristiques selon les circonstances.

Un historien qui l'a suivi dans l'expédition d'Asie a laissé un témoignage qu'a transmis Plutarque, selon lequel Alexandre emportait avec lui un exemplaire de l'Iliade, qu'il appelait « une provision de vertu guerrière ». Alexandre ne s'en séparait jamais, et il l'avait toujours à son chevet. En effet, on rapportait dans l'antiquité qu'Alexandre lui-même disait que la lecture quotidienne des poèmes homériques, qu'il faisait avec tant de zèle, durant l'expédition d'Asie, n'était pas seulement la distraction et le plaisir de ses heures de repos, mais aussi l'un des instruments de ses succès militaires, qui leur devaient plus qu'aux enseignements philosophiques et qu'aux traités sur la bravoure et sur la magnanimité. Selon certaines informations tardives, Alexandre se vantait de savoir par cœur toute l'Iliade et une grande partie de l'Odyssée. Selon Plutarque, « Homère ne semblait pas être un compagnon de campagne négligé et solitaire »[1].

Mais en littérature grecque, en général, Alexandre fut également, grâce à l'enseignement d'Aristote, un connaisseur très versé. Il aimait particulièrement les poètes tragiques dont il pouvait tirer des pensées élevées, tout en servant sa passion pour le monde grec de la période héroïque. Lorsqu'il se trouvait au cœur de l'Asie, privé de tout autre livre que l'Iliade, il écrivit à Harpale de lui envoyer les histoires de Philistos, un grand nombre de tragédies d'Eschyle et les dithyrambes de Telestès et de Philoxène[2].

De ce que nous savons au sujet de ses manifestations intellectuelles en Asie, nous concluons qu'Alexandre nourrissait pour Euripide une affection particulière et qu'il lisait ses œuvres avec presque autant de passion que l'Iliade.

D'ailleurs, n'oublions pas qu'Euripide avait vécu à la cour de Macédoine comme protégé de l'ancêtre d'Alexandre, le roi Archélaos, et qu'avant de mourir en Macédoine, il avait écrit une tragédie ayant pour sujet les antiques mythes helléniques au sujet de l'origine, remontant à des Héraclides d'Argos, du fondateur de la dynastie macédonienne.

---

[1] Plut., *Alex.*, XXVI, 2. Voir aussi Dion Chrysost., *Discours*, IV, 39.
[2] Plut., *Alex.*, XIII, 2–3.

https://biblioteca-digitala.ro

Enfin, outre la littérature et la philosophie, Aristote enseigna à Alexandre la médecine. A cette époque, en dehors de l'intérêt purement scientifique, qui attirait beaucoup de philosophes et de savants, la médecine présentait une utilité pratique pour les chefs militaires, pour les soins à donner aux malades et aux blessés durant les expéditions. On dit qu'Aristote enseigna à Alexandre les deux aspects de la médecine, théorique et pratique. Plus tard en Asie, il montrait souvent ses connaissances, secourant ses compagnons malades et prescrivant pour eux des soins à donner et des règles d'hygiène à suivre [1].

L'isolement idyllique d'Alexandre à Miéza, destiné à favoriser l'enseignement d'Aristote, dura trois années. On pourrait se demander logiquement comment il a été possible à la formation philosophique, politique et littéraire d'Alexandre, formation qui incita plus tard son esprit à ses grandes actions, de se réaliser en trois ans, et surtout entre l'âge de 13 et de 16 ans? Mais les actions d'Alexandre, tout le restant de sa vie, ne se laissent pas juger au niveau de la logique commune. Toutefois, il faut prendre en considération que durant ces trois années, isolé du reste du monde et dégagé de tout autre soin, Alexandre a été confié tout entier à l'éducation et à l'enseignement du plus grand des philosophes de l'antiquité. Par la suite, Aristote devint célèbre quand il fonda l'école péripatéticienne à Athènes, non seulement pour son immense érudition dans tous les domaines des connaissances humaines, mais encore pour le don incomparable qu'il avait de communiquer à ses élèves des connaissances nombreuses et variées et des pensées élevées. Mais lorsqu'on exprime des doutes sur la capacité d'Alexandre à assimiler l'érudition variée d'Aristote et à s'imprégner des hauts préceptes philosophiques et politiques à l'âge de treize à seize ans, on ne prend pas suffisamment en considération ce que l'on a souligné précédemment à propos de la nature privilégiée d'Alexandre et de sa précocité, qui a souvent étonné ses contemporains, dans l'étude, dans les exercices intellectuels, aussi bien que dans les actions politiques et militaires. Sans doute, en raison de ses exploits inconcevables pour l'esprit commun, était-il devenu un personnage de légende et la part d'exagération est-elle à faire dans les anecdotes de sa vie qui nous sont parvenues. Néanmoins, les faits mêmes doivent nous faire admettre que durant sa jeunesse il avait provoqué l'étonnement et l'admiration de l'entourage de la cour et de ses propres parents du fait de sa maturité intellectuelle, de ses paroles et de ses actions, propres à un âge plus mûr et à un esprit déjà formé par l'expérience des années. Ferions-nous encore des réserves sur ce que nous dit Plutarque de sa jeunesse, nous ne pouvons cependant pas rejeter les faits confirmés par l'histoire, et qui prouvent l'étonnante précocité intellectuelle et physique d'Alexandre. Il nous suffit d'évoquer un fait historique pour lequel aucun doute n'est permis: en 340 av. J.-C., juste à la fin de l'enseignement d'Aristote à Miéza (peut-être même l'avait-il interrompu en raison de l'événement) il fut chargé du gouvernement de la Macédoine tandis que Philippe partait en expédition. Il gouverna alors tout seul le pays, à l'âge de 16 ans, il reçut des ambassadeurs, entreprit une expédition contre les Médares qu'il soumit, et fonda en Thrace la première Alexandroupolis [2]. Tous les autres exploits légendaires de la vie d'Alexandre permettent donc d'assurer que cette précocité exceptionnelle se manifestait déjà dans ses jeunes années.

---

[1] Plut., *Alex.*, VIII, 1.
[2] Plut., *Alex.*, IX, 1.

https://biblioteca-digitala.ro

Alexandre honorait et respectait Aristote, et il reconnaissait que c'était à son enseignement qu'il devait sa culture intellectuelle supérieure et d'une façon générale la formation de son génie, qui l'avait rendu capable et digne d'accomplir sa mission historique. Il disait lui-même qu'il admirait et honorait Aristote non moins que son père, car s'il devait à celui-ci de vivre, à celui-là il devait de vivre une vie vertueuse [1]. Et l'on peut considérer comme certain qu'Aristote ne fit pas que donner à son élève une culture grecque supérieure: il lui ouvrit des horizons de l'esprit et de l'activité, à l'intérieur desquels l'intelligence supérieure d'Alexandre trouvait à se mouvoir. Il paraît très probable que durant les années qui suivirent l'enseignement de Miéza jusqu'au départ pour l'Asie, Aristote, qui avait quitté la Macédoine pour s'installer à Athènes, n'a cessé de rester en contact avec son ancien élève et de lui fournir de loin des conseils et des idées sur des problèmes philosophiques, littéraires et politiques, en écrivant même pour lui certains ouvrages. On trouve des renseignements selon lesquels, à une époque mal déterminée, Aristote écrivit pour Alexandre deux traités: l'un sur l'art de gouverner ou sur la Royauté, l'autre sur les colonisations [2]. Ces deux traités étaient d'actualité pour l'édification personnelle d'Alexandre dès lors qu'il avait pris le pouvoir et qu'il préparait l'expédition d'Asie, et plus encore lorsqu'il devint le maître de l'Asie.

On ne saurait préciser jusqu'à quel point l'enseignement d'Aristote a été l'inspirateur et le guide de l'esprit d'Alexandre pour la guerre contre les Perses. Il faut évidemment considérer avant tout que la grande expédition militaire vers l'Asie avait été déjà préparée par Philippe, qui avait réalisé l'union des Grecs dans ce but, qui avait été proclamé général en chef-plénipotentiaire des Grecs pour la guerre contre les Perses et qui avait envoyé des détachements de son armée sur les côtes d'Asie Mineure pour préparer la grande expédition. Cependant, il est important de mentionner qu'Aristote nourrissait une haine et une hostilité fanatique envers les Perses pour des raisons personnelles. En effet, les Perses avaient tué dans d'atroces supplices son ami et protecteur, le prince d'Atarnée, Hermias, qui avait refusé de leur dévoiler les projets de Philippe. En hommage à la grandeur d'âme et au patriotisme de son ami, Aristote avait écrit l'admirable « Hymne à la Vertu », ainsi qu'une épigramme qui fut gravée sur la statue d'Hermias, érigée à Delphes. Nous devons considérer dès lors comme très naturel qu'Aristote ait voulu par son enseignement inspirer à son élève les même sentiments de haine et d'hostilité envers les barbares, et de cultiver en lui l'ardeur belliqueuse qui animait déjà tous les Grecs contre les Perses [3].

Certaines sources tardives parlent d'une lettre qu'Aristote aurait adressée à Alexandre la veille de son expédition d'Asie. Dans cette lettre le philosophe prodiguait à Alexandre des conseils sur la façon d'exercer le pouvoir royal différemment selon qu'il s'agissait de Grecs ou de barbares. Selon un fragment conservé par

---

[1] Plut., *Alex.*, VIII, 3.

[2] Pseudo-Ammonius, *Introd. in categorias*, Ven. 1545 f. 9b. Du même, *Vita Arist. ante comm. in categ.*, Ven. 1454 f. 5$^{6}$. V. aussi dans *Vita Arist.*, Marc. fr. 276a extr. (p. 5,2 Robbe. Cicéron parle dans *Ep. ad Att.*, 12, 40, et 13, 28. Dans la liste des œuvres perdues d'Aristote on compte d'habitude deux: « Ἀλεξάνδρου ἢ ὑπὲρ ἀποίκων » et « Περὶ βασιλείας » (V. V. Rose, *Aristotelis fragmenta*, Leipzig, 1886, p. 408 ss. et 646 ss.). Sur ce sujet en général, v. W. Jaeger, *Aristotle*, éd. Robinson, Oxford, 1950, 6, p. 24, 259, 318 et 411. Aussi l'article *Aristoteles* de Gercke, dans RE II, 1052.

[3] Plut., *Mor.*, 327 F (*Alex. fort.* A', 4).

https://biblioteca-digitala.ro

Plutarque, Aristote conseillait à Alexandre de se comporter envers les Grecs « en prince » digne d'eux, et de prendre soin d'eux comme d'amis et de parents, tandis qu'au contraire, envers les autres peuples, il devait se comporter « en maître » absolu et souverain et les traiter, suivant sa propre expression, comme des êtres privés de volonté et auxquels, par conséquent, on ne demande pas leur avis [1].

Il est malaisé à première vue d'admettre qu'Aristote ait été capable d'adresser de tels conseils à son ancien élève, roi de Macédoine, sur la façon de gouverner les peuples placés sous son pouvoir. Pourtant, une étude plus approfondie des œuvres d'Aristote permet de penser que le philosophe de Stagire, indépendamment même de l'intransigeance fanatique, due à des rancunes personnelles qu'il nourrissait envers les Perses, pouvait bien adresser à Alexandre des conseils de ce genre, qui reflétaient ses idées philosophiques. Dans ses œuvres et en particulier dans sa *Politique*, Aristote affirme que, selon les lois naturelles, la race des Grecs est supérieure à celle des barbares d'Europe et d'Asie, parce que douée de qualités d'âme et d'esprit supérieures [2].

On peut, bien sûr, dire que quand Alexandre se fut rendu maître de l'Asie, sa politique envers les peuples conquis s'accordait bien plus avec les proclamations d'Isocrate, qui, quoique haïssant les barbares et poussant à la guerre contre eux, recommandait à Philippe de les gouverner en bon père et en bon Grec [3]. Mais, lorsque Alexandre s'était élancé vers l'Asie, il semblait bien plus inspiré par des mobiles qui correspondaient aux idées d'Aristote. Lorsqu'il eut conquis l'Asie, la nouvelle politique de coexistence dans l'empire de tous ceux qui se trouvaient sous son sceptre, et d'égalité des Grecs et des Perses, constitua le reflet de nouvelles conceptions adaptées aux réalités nouvelles.

Ce qui peut être considéré comme certain, c'est que l'enseignement d'Aristote jeta les bases d'une formation spirituelle d'Alexandre plus parfaite et plus large, dirigea son esprit vers les idéaux plus élevés et lui ouvrit des horizons intellectuels capables de recevoir des conceptions supérieures, de comprendre les problèmes les plus délicats de l'existence humaine et de conduire à des actions grandes et généreuses une nature aussi privilégiée que celle du futur conquérant de l'Asie. C'est en formant par la philosophie grecque une supériorité psychique souvent manifestée par la suite, ainsi qu'en cultivant des pensées et des idées politiques très larges, mais aussi en transmettant des éléments des sciences et d'autres connaissances générales, qu'un précepteur tel que le plus célèbre et le plus savant philosophe de l'antiquité, Aristote, a établi des fondements sur lesquels se sont appuyés les exploits d'Alexandre, inconcevables pour un esprit commun, et qu'en même temps il a conduit son esprit à concevoir et à entreprendre la réalisation de l'œuvre de gouvernement des peuples, œuvre dont les conséquences furent capitales pour l'histoire du monde. C'est pour cela que l'on ne doit pas considérer comme exagéré le mot de Plutarque selon lequel « ce fut pour une foule de raisons qui lui venaient plus de son précepteur que de son père, qu'Alexandre marcha contre les Perses » [4].

A ce qui vient d'être dit, on peut ajouter qu'Alexandre a été nourri d'histoire et de légendes grecques et que sa pensée a été formée par l'enseignement systé-

---

[1] Plut., *Mor.*, 329 B (*Alex. fort.* A, 6).
[2] Arist., *Polit.*, Z 16, 1.
[3] Isocr., *Phil.*, 154.
[4] Plut., *Mor.*, 327 F (*Alex. fort.* A', 4).

https://biblioteca-digitala.ro

matique des chefs-d'œuvre les plus beaux et les plus variés de l'esprit grec. De même, dès sa plus tendre enfance, ses maîtres ont cultivé la tradition familiale, issue des plus anciens mythes grecs, de son origine héraclide par son père et éacide par sa mère. C'est pour cette raison qu'il a étudié avec un soin tout particulier, à travers la poésie homérique et la tragédie, la mythologie grecque qu'il considérait comme familiale.

D'une importance particulière est le fait que dès ses années d'enfance, son entourage étroit n'était pas strictement macédonien, mais grec au sens large. Les deux précepteurs et pédagogues qui précédèrent Aristote n'étaient pas Macédoniens, mais le premier, Léonidas, en tant que parent d'Olympias, devait être Epirote, le second, Lysimaque, était Acarnanien. Son précepteur par excellence, Aristote, était originaire de la ville grecque de Stagire en Chalcidique, mais avait vécu dans différentes cités et îles de Grèce, et s'était finalement installé à Athènes. Même les compagnons de son âge, avec lesquels il passa la plupart des années d'enfance et d'adolescence, n'étaient pas tous Macédoniens, et certains d'entre eux, comme le Crétois Néarque, les Lesbiens Erygios et Laomédon, le Corinthien Thessalos, étaient même originaires de la Grèce méridionale. Cette tendance à s'entourer de Grecs de toute origine, sans considération de leur provenance, et spécialement de philosophes, de lettrés, d'artistes et de devins, se retrouve chez Alexandre tout au long de l'expédition d'Asie et jusqu'à sa mort.

Lorsqu'Isocrate adressa son discours parénétique au roi Philippe (en 346 av. J.-C.), Alexandre n'avait que dix ans. Il ne fait aucun doute que ce fameux discours, qui fit le tour du monde hellénique et qui servait à merveille les desseins ambitieux de Philippe, bénéficia en Macédoine d'une très large diffusion, si bien que durant tout le restant de la vie de Philippe on ne se lassait jamais de le lire à la cour du roi. Ainsi, si Alexandre, à dix ans, n'était pas encore mûr pour saisir la portée de l'appel d'Isocrate à l'union de tous les Grecs sous la conduite de Philippe, dans le but de combattre les barbares, au cours des années qui suivirent, et surtout durant la période de l'enseignement d'Aristote à Miéza, le discours de l'orateur panhellénique a dû être souvent lu et constituer un prétexte à des développements d'idées propres à former un sentiment panhellénique chez l'héritier du trône macédonien [1]. D'ailleurs, ce discours s'adresse à Philippe non seulement comme étant le prince le plus puissant, le plus apte à réconcilier les cités helléniques et à unir les Grecs pour la lutte contre les barbares, mais aussi comme étant le seul digne de les diriger, du fait qu'il était le descendant d'Héraklès. Après avoir donné une admirable leçon d'histoire politique, avec un exposé très vivant de la situation politique de la Grèce d'alors, Isocrate ne manque pas de mettre en avant Héraklès, non seulement pour les exploits dus à son intelligence et à sa force, mais aussi parce que, selon les traditions grecques, Héraklès avait réussi à faire cesser les querelles fratricides entre les villes grecques et à les unir pour une expédition contre les Asiates de Troie, dont il avait écrasé la puissance en l'espace de quelques jours, dressant ensuite comme un trophée contre les Barbares, mais aussi comme un monument à la Valeur, les Colonnes d'Hercule. C'était de cet ancêtre que Philippe devait

[1] Sur les idées panhelléniques d'Isocrate et leur influence sur Alexandre, v. von Haagen, *Isocr. and Alex.*, dans Philologus, LXVII (1908), p. 113 ss. G. Mathieu, *Les idées politiques d'Isocr.*, Paris, 1925, p. 214 ss. Fr. Hessler, *Isocrates und die panhellenische Idee*, Paderborn, 1910. A. Rostagni, *Isocrate e Filippo*, Torino, 1913.



https://biblioteca-digitala.ro

imiter les vertus et les actions, en faisant cesser les querelles entre les cités grecques et en conduisant les Grecs pour une nouvelle guerre contre les barbares d'Asie. Ce discours, qu'Isocrate adressait à Philippe, valait aussi pour son fils Alexandre, et peut-être même ce dernier le comprenait-il mieux et plus profondément, du fait de sa culture grecque et de l'amour qu'il nourrissait pour les légendes grecques qui parlaient de ses ancêtres mythiques.

On range aussi généralement parmi les œuvres d'Isocrate une lettre que ce dernier aurait adressée à Alexandre. L'authenticité de cette lettre est contestée, ainsi que celle de quatre autres, envoyées à Philippe. Isocrate avait coutume de donner par des lettres ou par des discours parénétiques des conseils et préceptes de conduite aux fils de personnages importants, qu'il considérait comme capables et dignes de promouvoir l'hellénisme, ou même simplement aux fils de certains de ses amis. C'est ainsi que l'on a conservé trois exhortations au fils d'Euagoras, roi de Chypre, Nikoklès, aux enfants du tyran de Phères, Jason, et à Démonikos, le fils d'un de ses amis. Il n'y aurait rien d'étrange à ce qu'Isocrate eût adressé une semblable lettre au fils du roi de Macédoine, qu'il présentait déjà aux Grecs comme le chef désigné pour la conduite de la guerre contre les Perses. D'ailleurs, le style et même le contenu autorisent l'opinion que cette lettre a très bien pu être de la main d'Isocrate. Alexandre y est loué comme celui qui déjà jouit d'une réputation d'homme généreux, ami d'Athènes, philosophe et très intelligent, et des conseils de conduite lui sont donnés quant aux hauts enseignements qu'il peut tirer de la culture pour devenir plus tard un chef capable et juste, et pour se prononcer avec équité dans les affaires publiques. A vrai dire, si Alexandre a réellement reçu cette lettre si flatteuse et paternelle de la part du grand orateur, il n'a pu en éprouver que joie et fierté.

En 338 av. J.-C., Philippe attaque la Grèce avec l'ensemble des forces macédoniennes pour la dernière phase de la lutte pour l'hégémonie. Au début du mois d'août de la même année, l'armée de Philippe et de ses alliés Thessaliens rencontrent dans la plaine béotienne de Chéronée les forces unies des Athéniens, des Thébains et de leurs alliés. Alexandre n'a que dix-huit ans, mais il commande néanmoins un corps important de l'armée macédonienne, qui occupe l'aile gauche du front. Les sources rapportent qu'Alexandre fut le principal artisan de la victoire, car il avait en face de lui pour adversaires les meilleurs combattants de la Grèce, les Thébains, qu'il enfonça dans un assaut furieux, pour forcer ensuite les Athéniens à une retraite désordonnée en les prenant de flanc [1].

On peut considérer certain que dans la politique généreuse de Philippe à l'égard d'Athènes ne joua pas seulement l'opportunité politique, mais aussi les sentiments d'Alexandre qui, général vainqueur, était en droit d'avoir une opinion entrant en ligne de compte lors des négociations menées sur le champ de bataille même. Le jeune Alexandre, dont l'esprit était nourri de l'histoire et de la gloire d'Athènes, ne pouvait montrer, en ces moments dramatiques pour la cité de Pallas, que des sentiments de sympathie excluant un comportement de vainqueur envers des vaincus.

L'opinion qu'Alexandre a dû plaider pour que des conditions de paix avantageuses fussent accordées à Athènes est renforcée par le fait que, peu après, Alexandre lui-même, accompagné des généraux Antipater et Lysimaque, se rendit

[1] Diod., XVI, 85–86, 88.

https://biblioteca-digitala.ro

à Athènes avec une partie de l'armée macédonienne pour faire une escorte d'honneur aux Athéniens morts à la bataille de Chéronée, et avec pleins pouvoirs pour conclure un accord de paix définitif [1].

En fait, Alexandre, à l'âge de dix-huit ans, s'est trouvé à Athènes beaucoup plus comme un pèlerin désireux de s'incliner devant le passé historique et la gloire intellectuelle de la ville célèbre, que comme le représentant de la Macédoine, chargé de mener des négociations de paix et d'alliance (dont se chargea sans doute le général expérimenté Antipater). Malheureusement, les sources ne nous fournissent pas de renseignements sur la durée du séjour d'Alexandre à Athènes et de la façon dont il fut employé. Mais la présence à Athènes de l'héritier du puissant roi de Macédoine et général en chef plénipotentiaire des Grecs, de l'élève d'Aristote, fort bien connu dans les milieux intellectuels, a dû constituer un événement important.

S'il est vrai, comme on le croit, qu'Isocrate est mort juste après la bataille de Chéronée, Alexandre n'a certainement pas eu le temps de connaître personnellement le grand panhelléniste, comme il devait le souhaiter vivement. Si, cependant, nous acceptons l'authenticité de la troisième lettre d'Isocrate à Philippe, il nous faut admettre non seulement qu'Isocrate était en vie lorsque la mission macédonienne arriva à Athènes, mais aussi qu'il entra en contact et mena des pourparlers politiques avec elle. Car dans cette lettre il est dit formellement que les conseils et exhortations adressées à Philippe de traiter franchement avec les cités grecques pour hâter la conduite, sous son commandement, de la guerre panhellénique, ont été écrits après qu'eurent été discutés avec Antipater tous les points intéressant Athènes et le roi de Macédoine [2].

Isocrate avait à cette époque 98 ans. Affligé profondément par les événements dramatiques qui avaient conduit à un déclin complet sa ville bien-aimée, il était au bord de la tombe [3]. Par conséquent, si nous croyons à l'authenticité de cette lettre — et par suite à l'entrevue avec Antipater, qui y est mentionnée — il nous faut considérer comme probable qu'Antipater a rendu visite au célèbre orateur dans sa propre maison. En ce cas, Alexandre n'aura pas manqué l'occasion d'accompagner Antipater et de connaître de près celui qui, depuis longtemps déjà, exhortait son père à unir, en digne descendant d'Héraklès, tous les Grecs, et à les conduire à une nouvelle guerre contre les barbares d'Asie, au nom des traditions et des idéaux séculaires de la nation.

De toute façon, nous ne devons pas conserver le moindre doute qu'Alexandre ait dû rencontrer Aristote déjà installé à Athènes, et qu'il ait eu de longues conversations et entretiens avec son ancien précepteur. Âgé de dix-huit ans et déjà pourvu d'une précoce expérience militaire et politique, mais aussi développé intellectuellement bien au-dessus de son âge, Alexandre était à cette époque tout à fait mûr pour des discussions de toute sorte avec son maître.

Alexandre a certainement dû entrer en contact immédiat avec les autres lettrés, Athéniens ou non, vivant à Athènes à l'époque. Si le neveu d'Aristote,

---

[1] Pol., V, 10, 4. Diod., XVI, 83, 3. Just., IX, 4—5.

[2] Isocr., *Lettres*, *Phil.*, III, 1.

[3] D'après Plutarque, *(Vies des X orat. Isocr.* 22*)* Isocrate est mort à l'âge de 98 ans se laissant mourir de faim par chagrin pour la défaite d'Athènes, d'après les uns 9 jours après la bataille de Chéronée, d'après les autres aussitôt après l'enterrement des Athéniens tués à la bataille. Vu que le transport escorté par Alexandre eut lieu quelques jours seulement après la bataille, les deux versions ne sont pas inconciliables.

https://biblioteca-digitala.ro

Callisthène, était alors à Athènes, on doit considérer comme certain que c'est par l'intermédiaire de son oncle qu'il a gagné la confiance d'Alexandre et obtenu plus tard la faveur de l'accompagner dans son expédition d'Asie comme historiographe officiel. Après les pourparlers pour le traité de paix et d'alliance, sans doute est-il entré en contact direct avec les plus fameux politiciens et orateurs de l'époque: Phocion, Démosthène, Eschine, Démade, etc., qu'il avait d'ailleurs dû connaître, pour la plupart, alors qu'ils effectuaient des missions en Macédoine, comme ambassadeurs d'Athènes. Esprit inquiet et curieux comme il était, il est très probable qu'il a dû prendre part à des séances de l'Assemblée pour y assister aux joutes oratoires des politiciens athéniens. Cela lui était facile et permis par les lois athéniennes, depuis que l'Assemblée du peuple l'avait élu, ainsi que son père, citoyen d'Athènes.

A cette époque le parti macédonien relève la tête et devient tout-puissant, c'est lui qui gouverne la cité. Il reconnaît l'hégémonie de Philippe et il est le garant de l'amitié et de l'alliance avec le roi de Macédoine. C'est pourquoi le fils de Philippe bénéficie de marques d'honneur et de soins particuliers. Pourtant, une fraction du peuple athénien reste fidèle à Démosthène: malgré les désastres auxquels a conduit sa politique inflexible et son intransigeance envers le roi de Macédoine, elle continue à le considérer comme le champion des libertés de la cité. C'est ainsi que, en ces instants où le sort d'Athènes dépendait entièrement des dispositions de Philippe, les amis de Démosthène parviennent à faire confier à cet adversaire acharné du roi de Macédoine, momentanément proscrit, le soin de prononcer l'éloge funèbre des morts de Chéronée. Si ce discours de Démosthène a été prononcé durant le transport des dépouilles mortelles, comme il est raisonnable de le croire, Alexandre, qui conduisait l'escorte d'honneur macédonienne lors de cette cérémonie, a donc dû avoir l'occasion d'écouter l'ennemi acharné de son père et son ennemi aussi, célébrer le sacrifice immortel des derniers champions de la démocratie athénienne, de ceux qui étaient tombés dans la lutte contre les Macédoniens à Chéronée.

On ne sait pas combien de temps Alexandre est resté à Athènes. Philippe s'était déjà dirigé vers le Péloponnèse avec son armée, sans violer le territoire de l'Attique. L'assemblée des représentants des cités grecques à Corinthe pour la conclusion d'une alliance fédérale et la proclamation de Philippe comme général en chef, avec pleins pouvoirs pour la conduite de la guerre contre les Perses, ainsi que la traversée des territoires du Péloponnèse pour la neutralisation de toute résistance et la consolidation de l'hégémonie macédonienne, tout cela demanda assez de temps. Si Antipater et Alexandre attendaient que Philippe ait fini à Corinthe, pour rentrer avec lui en Macédoine, cela a dû les faire séjourner à Athènes assez longtemps. Cependant, même dans l'hypothèse qu'ils retournèrent en Macédoine avant Philippe, les négociations définitives pour le traité de paix et d'alliance, les votes des Athéniens en faveur de Philippe et d'Alexandre, demandèrent un séjour à Athènes d'un certain temps. Ainsi, en quittant Athènes, qu'il ne devait jamais revoir, Alexandre emportait de riches impressions sur la vie politique et intellectuelle de l'Hellade, et surtout de la cité dont les gloires intellectuelles avaient nourri son esprit d'enfant et d'adolescent, et ces impressions n'ont pas dû rester tout à fait inutiles pour les manifestations éclatantes de son génie par la suite.

---

https://biblioteca-digitala.ro